

Extrait du journal de James Fitz-Hugh

5 juin 1812

... Les habitants de la ville étaient pour la plupart hargneux et hostiles envers nous, mais j'ordonnai à mes hommes de s'installer eux-mêmes pour la nuit dans les habitations qui leur convenaient le mieux et de ne pas tenir compte des impolites des leurs propriétaires. En ce qui me concerne, je passai la nuit dans la maison du Maire, et ce fut une nuit très agréable.

9 juin 1812

Le matin du 6 juin, je ne déjeunais pas, bien que le Maire insistât pour que je mange quelque chose, ce qui me parut bizarre, car la nuit précédente, il avait été plutôt hargneux et rude. Finalement, il me bloqua le passage et déclara que je ne quitterais pas sa maison sans l'avoir satisfait. Je renversais le rustre d'un coup de point et partis inspecter mes soldats.

Sur la Grand-Place, seuls deux ou trois de mes hommes s'étaient jusque-là rassemblés et j'envoyai Broughton (l'aide de camp de Fitz-Hugh) vérifier ce qu'il était advenu du reste de mes troupes. Avant que Broughton revienne, plusieurs des habitants apparurent, tenant des mousquets et faisant feu sur nous, abattant plusieurs de mes soldats. Nous ne fîmes pas feu, mais chargeâmes à la baïonnette et dispersâmes les scélérats après un court mais violent combat. Ils ne résistèrent pas à la puissance de l'acier, tout comme les autres Américains que nous avions combattus jusqu'alors. D'autres Américains arrivèrent, faisant claquer leurs mousquets, et nous battîmes en retraite vers l'hôtel de ville, le plus grand bâtiment à proximité, où nous réussîmes à maintenir les Américains à distance pendant la majeure partie de la matinée. À midi environ, les Américains chargèrent sur notre bâtiment et nous les repoussâmes, leur infligeant de grosses pertes. Nous fûmes alors stupéfaits et dégoûtés lorsque les Américains exposèrent les corps de plusieurs douzaines de nos soldats, qu'ils avaient apparemment emprisonnés et assassinés pendant qu'ils étaient innocemment stationnés dans leurs foyers. Les scélérats avaient charcuté et mutilé les corps de ces pauvres hommes qu'ils avaient rendu presque méconnaissables. Je remerciais le Seigneur de ne pas avoir partagé le repas du Maire. L'après-midi, Broughton et une poignée de soldats arrivèrent en courant sur la Grand-Place, prenant par surprise les Américains, et essayant manifestement de parvenir jusqu'à notre bâtiment où ils seraient en sécurité. Nous les encourageâmes et fîmes feu sur les Américains qui faisaient une sortie pour les retenir.

À ce moment là, nous restâmes bouche bée lorsque nous vîmes le Maire courir au milieu de la place et commencer à crier et gesticuler frénétiquement en s'adressant à nos hommes, qui avançaient en bon ordre en dépit des tirs nourris des Américains. Nous fîmes feu sur le Maire, mais nos projectiles semblèrent ne pas avoir d'effet. Comme il était près de là, Broughton commença soudain à s'étreindre l'estomac, et tomba à terre, se tordant de douleur dans la poussière. Tandis que nous regardions fixement, hébétés, un autre soldat, puis un autre tombèrent, présentant les mêmes symptômes. Puis je vis que chaque fois que le Maire finissait une série de mouvement, un autre de nos hommes montrait des signes de malaise et s'écroulait. Je me demandais donc à nos soldats d'ajuster leurs tirs sur le Maire, et il fut rapidement criblé de balles, tombant prostré sur le sol. À ce moment là, une demi-douzaine ou plus de nos hommes avaient été affectés, et je veillais à ce qu'ils soient guéris à leur affliction, quoi que leur ait fait le Maire. À mon grand

désarroi, les hommes blessés, se redressèrent par à-coups et de manière non naturelle, levèrent leurs armes et commencèrent à attaquer vigoureusement, bien maladroitement leurs camarades, qui furent forcés de riposter pour sauver leurs propres vies. Nous ne pouvions tirer car ils étaient étroitement engagés, et nous n'osions pas quitter l'hôtel de ville, par crainte des mousquets américains. Broughton et les hommes affligés combattaient diaboliquement, et bien qu'ils fussent en nombre inférieur, et rapidement transpercés maintes fois, ils continuèrent à combattre plus féroceement jusqu'à ce que leurs colonnes vertébrales fussent brisées, et qu'ils tombent et meurent avant peu. Tous les hommes affligés étaient morts, ainsi qu'au moins une douzaine de leurs camarades, ne laissant en tout et pour tout que deux hommes en vie. Les Américains se déversèrent et les massacrèrent rapidement, malgré nos cris et nos tirs nourris.

Peu avant que le soleil ne se couche, les Américains formèrent sur la Grand-Place une barricade constituée de meubles, de pierres et d'autres matériaux. Derrière cette protection sûre, nous pouvions les entendre chanter leurs hymnes et leurs psaumes. Leurs hymnes n'étaient ni en anglais, ni en latin, et je ne puis déterminer quelle langue ils parlaient. Le chant continua plusieurs minutes, puis une immense créature s'éleva parmi eux. Si horrible était ce démon de l'Enfer que bon nombre de mes hommes défaillirent et je fus moi-même fortement éprouvé. Elle était grande, noire, avec des appendices et une grande bouche ouverte. Reconnaissant notre incapacité à traiter avec une telle créature, et étant donné que nous n'avions ni prêtre, ni aumônier avec nous, nous avons fui le bâtiment, subissant de nombreuses pertes à cause des tireurs d'élite américains, et nous nous frayâmes un chemin vers la grand-route, où nous rejoignîmes le Major Wittington et ses troupes.

Je conseillais au Major Wittington de s'acheminer sur le champ vers le village et de liquider toute opposition, mais je n'informais pas le Major de nos expériences macabres. Le Major fut impressionné par mon compte-rendu sur la trahison du Maire, et nous y partîmes le jour suivant, qui était le 7 juin. Bien que j'observasse craintivement les bâtiments, aucun démon de l'Enfer n'apparût, et nous-mêmes le feu dans toute la ville, tuant de nombreux habitants. Bien que la ville parût plutôt prospère, nous ne trouvâmes pas d'importantes quantités d'or ou d'argent. Puisse Dieu avoir pitié de mon âme.